

## SOMMAIRE

|   |                    |
|---|--------------------|
| CAUSERIE . . . . .  | Jacques Mauprat.   |
| DANS LES FOINS (poésie) . . . . .                           | Joséphin Soullary. |
| LE MORCEAU DE PAIN . . . . .                                | François Coppée.   |
| UNE MALADIE INCOMPRÉHENSIBLE . . . . .                      | Jules Molnaux.     |
| MOTS POUR BIRE . . . . .                                    | ***                |
| L'ASSASSINAT DU MARÉCHAL BRUNT<br>(suite et fin) . . . . .  | Alexandre Dumas.   |
| IMPRESSIONS D'ENFANT . . . . .                              | Auguste Duviard.   |
| LE CAPITAINE CORCORAN (suite) . . . . .                     | Alfred Assolant.   |
| LA MODE. — RÉCRÉATIONS ET JEUX D'ESPRIT. — NOS<br>GRAVURES. |                    |

## FEUILLETON :

PUYJOLI (suite) . . . . . Jules Claretie.

## GRAVURES :

LE CRIME DE CHAMBLIS : ASSASSINAT D'UN ERMITE. —  
AUX ENVIRONS DE LYON : SAINT-RAMBERT, NOTRE-DAME-  
DE-GRACE, CHAMBLIS (Forez). — LA MOBILISATION DE  
LA FLOTTE : LE TIR DES CANONS-REVOLVERS.

## CAUSERIE

Assurément ce n'était pas un imbécile ni un homme vulgaire que ce pauvre ermite de Notre-Dame-de-Grâce, dont le *Progrès Illustré* reproduit aujourd'hui la fin tragique. L'ancien Fr. Jacques Brunel avait, en réalité, trouvé pour ses vieux jours une assez bonne retraite. Depuis de longues années il vivait tranquille en ce coin du Forez. Les paysans de la région éprouvaient à son endroit une sorte de déférence superstitieuse, qu'il entretenait adroitement et soigneusement. En voyant ce grand vieillard d'aspect un peu macabre, vêtu d'un costume étrange qui tenait du bohème et du moine, souriant d'un sourire sarcastique comme celui de Voltaire, entouré le plus souvent d'accessoires funèbres comme une croix de cimetière ou une tête de mort, ils songeaient malgré eux aux sorciers dont parlent les légendes. Et pour éviter ses maléices on le comblait de cadeaux en nature. Les poulares les plus grasses, le lait le plus pur, les œufs les plus frais étaient pour ce pauvre homme.

Il avait, derrière la hutte misérable où les touristes ne pouvaient le voir sans s'apitoyer et lui faire l'aumône, une riante maisonnette entourée d'arbres fruitiers et de rosiers grimpants. Le soir, une fois sa journée faite, il rentrait dans cet asile champêtre, pour y compter l'argent recueilli qui allait grossir un trésor déjà respectable, ou bien pour lire quelque livre aimé, car cet anachorète avait aussi sa bibliothèque, — et enfin pour y dormir un calme sommeil. Il menait donc là-haut, dans cette paix et dans ce plein air, une vie aimable et douce, insoucieux des luttes pour l'existence dans lesquelles s'épuisent ses contemporains. On eût dit vraiment un philosophe antique !

— Il vivrait encore, ce Diogène de la doctrine chrétienne, sans le trésor de pièces blanches et de gros sous qui a tenté la convoitise de l'anarchiste Ravachol. Ce qui prouve que sa philosophie n'était point parfaite. Qu'avait-il besoin d'amasser tant d'argent ? Et puis, un ermite a-t-il le droit d'être

capitaliste ? Son meurtrier ne l'a pas pensé : Aussi a-t-il étouffé l'anachorète et le magot.

Je sais bien que nous vivons en un temps paradoxal. En somme, le frère Brunel n'a fait qu'imiter ses confrères en mendicité. La plupart des mendiants d'aujourd'hui sont propriétaires ou rentiers, et la Cour des Miracles a ses Rothschild tout comme la Bourse. Le moindre aveugle un peu achalandé possède pignon sur rue, et le cul-de-jatte qui stationne en un bon endroit a de l'argent placé chez son notaire.

Un écrivain de talent, qui s'est occupé beaucoup de ceux qu'on appelait jadis « les francs-mitoux », a démontré récemment qu'il était facile, en exploitant la charité publique, de se faire un traitement supérieur à celui des députés. Il s'est lui-même déguisé en mendiant, et en moins de deux heures il a recueilli cinquante-trois sous, bien qu'il se fût fait une tête atroce, dont la hideur éloignait les passants.

A Lyon, tout le monde a connu l'histoire de ce sympathique estropié qui avait établi son petit commerce dans la rue de l'Hôtel-de-Ville. Au bout de trente ans d'exercice, il donnait cent mille francs de dot à sa fille, malgré de sérieuses pertes au krach. Il a cédé sa charge presque aussi cher qu'une étude d'avoué, et il vit aujourd'hui à la campagne, comme un bourgeois enrichi dans les huiles, la charcuterie ou le notariat.

Ces exemples ne sont pas rares. Les pères de famille ont donc bien tort de faire de gros sacrifices pécuniaires et de surmener leurs enfants pour les pousser dans les carrières libérales. Le métier d'ermite ou de mendiant vaut cent fois mieux. C'est moins pénible, plus productif et moins trompeur. D'ailleurs, la corporation va s'épurer et s'organiser. On parle déjà de plusieurs syndicats professionnels en voie de formation. Et ceux-là, au moins, pourront relever les tarifs, mais ils ne feront jamais grève !

— La science fait aujourd'hui bien des merveilles et découvre des choses bien curieuses.

Nos savants lyonnais ne sont pas des derniers à fournir leur contingent de découvertes. On connaît M. Raphaël Dubois, le savant professeur de la Faculté des sciences, et ses ingénieux travaux. L'éminent physiologiste recherche avec passion, dans l'étude des infiniments petits, le secret des grands problèmes. Scrupuleusement, il étudie la vie jusque dans ses manifestations les plus rudimentaires et les plus cachées.

Chemin faisant, il fait parfois d'amusantes trouvailles. C'est ainsi qu'en observant les microbes lumineux, il en a cultivé qui s'acclimatent fort bien sur les lapins. On peut voir, en son laboratoire, plusieurs exemplaires de ces intéressants rongeurs illuminés comme des lucioles.

Ne pourrait-on pas inoculer à tous les lapins ce microbe phosphorescent et révélateur ? Ce serait rendre un service inestimable à la classe des demi-mondaines, dont toutes les revendications sociales se résument comme on sait, en une seule : « Mort aux lapins ! » Quelle joie dans ce milieu hospitalier, mais souvent frustré de ses légitimes espérances, si l'on voyait enfin les lapins « éclairer ! »

Jacques Mauprat.

## DANS LES FOINS

*Dieu, qu'il fait bon, le long d'un ruisseau, sous les branches,  
Au concert du grillon, ce rapsode des prés,  
S'étendre en plein midi dans les foins diaprés  
De thym, de boutons d'or, de trèfles, de pervenches !*

*Surtout quand la fanéuse, espigle aux fines branches,  
Au teint bistre, à l'œil noir, aux cheveux mordorés,  
Ployant sur le râteau ses reins vifs et cambrés  
Au fond d'un rire frais vous montre ses dents blanches.*

*Frais rive, blanches dents, foins aux chaudes senteurs  
Vous pénètrent les sens d'aiguillons tentateurs,  
Et malgré soi l'on rêve à ces vallons d'Attique*

*Où le père au flanc mâle et la nymphe aux seins nus  
Sacrifiaient sans honte à la jeune Vénus,  
Sur l'autel toujours vert de la Cybèle antique.*

Joséphin Soullary.

## LE MORCEAU DE PAIN

Le jeune duc de Hardimont se trouvait à Aix en Savoie, où il faisait prendre les eaux à sa fameuse jument *Périchole*, devenue poussive depuis le « chaud et froid » qu'elle avait attrapé au Derby, et il finissait de déjeuner, lorsqu'ayant jeté un regard distrahit sur le journal, il y lut la nouvelle du désastre de Reichshoffen.

Il vida son verre de chartreuse, posa sa serviette sur la table du restaurant, fit donner à son valet de chambre l'ordre de boucler les malles, prit, deux heures après, l'express de Paris, et courut au bureau de recrutement s'engager dans un régiment de ligne.

On a beau avoir mené, de dix-neuf à vingt-cinq ans, l'existence éternante du petit crevé — c'était le mot d'alors — on a beau s'être abruti dans les écuries de courses et dans les boudoirs de chanteuses d'opérettes, il est des circonstances où l'on ne peut oublier qu'Enguerand de Hardimont est mort de la peste à Tunis le même jour que saint Louis, que Jean de Hardimont a commandé les Grandes Compagnies sous Du Guesclin, et que François-Henri de Hardimont a été tué en chargeant à Fontenoi avec la Maison-Rouge. Si épuisé qu'il fut par ses scandaleuses et imbéciles amours avec Lucy Violette, la *prima donna* du théâtre des Nudités-Parisiennes, le jeune duc, en apprenant qu'une bataille avait été perdue par les Français sur le territoire français, sentit le sang lui monter au visage et eut l'horrible impression d'un soufflet.

C'est pourquoi, dans les premiers jours de novembre 1870, rentré dans Paris avec son régiment qui faisait partie du corps de Vinoy, Henri de Hardimont, fusilier à « la troisième » du « second » et membre du Jockey, était de grand'garde avec sa compagnie devant la redoute des Hautes-Bruyères, position fortifiée à la hâte, que protégeait le canon du fort de Bicêtre.

L'endroit était sinistre : une route plantée de manches à balais et toute défoncée de boueuses ornières, traversant les champs lépreux de la banlieue, et, sur le bord de cette route, un cabaret à tonnelles, où les soldats avaient établi leur poste. On s'était battu là peu de jours auparavant ; la mitraille avait cassé en deux quelques-uns des baliveaux de la route, et tous portaient sur leur écorce les blanches cicatrices des coups de feu. Quant à la maison, son aspect faisait frémir ; le toit avait été crevé par un obus, et les murs lie de vin semblaient badi-geonnés avec du sang. Les tonnelles éventrées,

sous leurs réseaux de brindilles noires, le jeu de tonneau renversé, la balançoire dont le vent humide faisait grincer les cordes mouillées et les inscriptions au-dessus de la porte, égratignées par les balles : *Cabinets de société — Absinthe — Vermouth — Vin à 60 cent. le litre* — qui encadraient un lapin mort, peint au-dessus de deux queues de billard liées en croix par un ruban, tout rappelait avec une ironie cruelle la joie populaire des dimanches d'autrefois. Et, sur tout cela, un vilain ciel d'hiver où roulaient de gros nuages couleur de mine de plomb, un ciel bas, colère, haineux.

A la porte du cabaret, le jeune duc se tenait immobile, son chassepot en bandoulière, son képi sur les yeux, ses mains gourdes dans les poches de son pantalon rouge, et grelottant sous sa peau de mouton. Il s'abandonnait à sa sombre rêverie, ce soldat de la défaite, et il regardait d'un œil navré la ligne des coteaux, perdus dans la brume, d'où s'échappait à chaque instant, avec une détonation, le flocon blanc de la fumée d'un canon Krupp.

Tout à coup, il sentit qu'il avait faim. Il mit un genou en terre et tira de son sac, posé près de lui contre le mur, un gros morceau de pain de munition ; puis, comme il avait perdu son couteau, il mordit à même et mangea lentement.

Mais, après quelques bouchées, il en eut assez ; le pain était dur et avait un goût amer. Dire qu'on en aurait de frais qu'à la distribution du lendemain, si l'intendant le voulait bien, encore. Allons, c'était quelquefois bien rude, le métier ; et ne voilà-t-il pas qu'il se souvenait, à présent, de ce qu'il appelait jadis ses déjeuners hygiéniques, lorsque, le lendemain d'un souper un peu trop échauffant, il s'asseyait contre une fenêtre du rez-de-chaussée, au Café Anglais, qu'il se faisait servir — mon Dieu, la moindre des choses — une côtelette, des œufs brouillés aux pointes d'asperges, et que le sommelier, connaissant ses habitudes, posait sur la nappe et débouchait avec précaution une fine bouteille de vieux léoville, doucement couchée dans un panier. Fichtre de fichtre ! C'était le bon temps tout de même, et il ne s'habituerait jamais à ce pain de misère.

Et, dans un moment d'impatience, le jeune homme jeta le reste de son pain dans la boue.

Au même instant, un lignard sortit du cabaret ; il se baissa, ramassa le morceau, s'éloigna de quelques pas, essaya le pain avec sa manche et se mit à le dévorer rapidement.

Henri de Hardimont avait déjà honte de son action et considérait avec pitié le pauvre diable qui faisait preuve d'un si bon appétit. C'était un long et grand garçon, assez mal bâti, avec des yeux de fiévreux et une barbe d'hôpital, et d'une maigreur telle que ses omoplates faisaient saillie sous le drap de sa capote usée.

— Tu as donc bien faim, camarade ? dit-il en s'approchant du soldat.

— Comme tu vois, répondit celui-ci, la bouche pleine.

— Excuse-moi donc. Si j'avais su qu'il pût te faire plaisir, je n'aurais pas jeté mon pain.

— Il n'y a pas de mal, va, reprit le soldat. Je ne suis pas si dégouté.

— N'importe, dit le gentilhomme, ce que j'ai fait est mal et je me le reproche. Mais je ne veux pas que tu emportes une mauvaise opinion de moi, et comme j'ai du vieux cognac dans mon bidon... parbleu ! nous allons boire la goutte ensemble.

L'homme avait fini de manger. Le duc et lui burent une gorgée d'eau-de-vie ; la connaissance était faite.

— Et tu t'appelles ? demanda le lignard.

— Hardimont, répondit le duc, en supprimant son titre et sa particule... Et toi ?

— Jean-Victor... On vient seulement de me verser dans la compagnie... Je sors de l'ambulance... J'ai été blessé à Châtillon... Ah ! l'on était bien, à l'ambulance, et l'infirmier vous y

## Feuilleton du PROGRÈS ILLUSTRÉ

30

## PUYJOLI

PAR  
Jules CLARETIE  
De l'Académie Française

— Un proscrit ? Eh bien, non, vous dis-je, fit le Girondin. Vous me trompez toujours ! Si cet homme était un proscrit, pourquoi ne m'avez-vous pas dit de vous aider à le sauver ?

— Il venait de me demander un asile alors que toi-même tu en cherchais un ici ! C'était l'ami de mon enfance !

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de cette amitié ?

— Moi ? dit-elle. Je ne sais pas. Est-ce que je sais ?... Je voulais te le présenter. J'attendais... Je lui avais offert à lui-même ton appui... Il eût compté sur toi, quoique royaliste...

— S'il eût été mon hôte, je l'eusse ignoré, répondit fortement Thorel. Mais non !... dit-il, revenant à ses doutes, à ses souffrances. Ce n'était pas un proscrit, c'était un amant. Vous allez me jurer, je sais bien ; mais comment vous croiriez-vous aujourd'hui, puis que vous m'avez menti autrefois ? — Menti ?

— Oui, menti, puisque tu ne m'as pas tout dit. Tu voulais donner à cet homme un refuge chez moi, et je l'ignorais. Tu avais là, sous ce front, cette pensée et tu me la cachais, et je ne savais pas... Et tu me souriais de ton même sourire, et tu me jurais alors, comme tu me jurerais encore....

Il semblait à Clotilde que cette foudre, dont tout à l'heure parlait, Thorel tombait maintenant devant elle.

— Ah !... malheureuse ! C'est vrai ! répétait la pauvre femme éperdue de terreur. Comment me croirais-tu maintenant ? André ! André ! toi, si généreux ; toi, si bon ; j'aurais dû te dire que je l'avais revu, cet homme, que je lui avais promis de lui ouvrir notre foyer, oui, le tien... Gaston ! Le vicomte Gaston de Puyjoli... le fils de l'homme chez qui j'avais grandi... qui traitait mon père en ami, — mon père tombé pour son frère à lui, et dont la tutrice, une fois mon père mort, m'a fait élever, moi ?... Tu le sais bien, André... Mladame de Trémolat... Tu sais tout cela... Je ne t'ai pas dit que j'avais retrouvé, à Paris, M. de Puyjoli... Voilà tout... Voilà ma faute, voilà mon crime ! Cela suffit donc pour que tu doutes de moi qui t'aime tant, de mon amour, de ma foi, de ma parole d'honnête femme. André ! Mais non, tu ne doutes plus, n'est-ce pas ? Tu m'aimes, tu me crois ! Regarde-moi à ton tour, regarde. Est-ce que mes yeux peuvent mentir ? Ah ! depuis que je t'ai vu, sais-tu, j'ai une envie folle de

prendre entre mes mains cette tête promise à l'échafaud et de l'embrasser, de l'embrasser, de la baiser ! Je t'aime tant, André ! mon André !

André Thorel se sentait faiblir aux accents de cette voix aimée ; il doutait, il fermait les yeux, il allait pardonner peut-être. Il avait cette sensation de vertige qui est la même, qu'elle pousse soit à la passion, soit à la pitié.

— Eh bien ! non, non ! s'écria-t-il brusquement, comme s'arrachant à ce charme. Tais-toi ! tais-toi ! je ne te crois pas ! je doute ! Qu'est-ce que je dis donc ? Si cet homme était là, ici, tiens, si je pouvais lui sauter à la gorge, ma colère serait assez forte pour l'écraser et l'étendre à mes pieds, dussé-je nous livrer avec lui ! Et dut la mort prendre à la fois l'époux, l'adultère et l'amant !

Clotilde recula, terrifiée. Elle se trouvait devant une accusation tellement insensée, qu'elle lui semblait, dans son absurdité cruelle, insoluble, épouvantable.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Mais je suis perdue ! dit-elle, avec cet effroi nerveux des femmes. Mais il n'y a plus de bonheur maintenant ! Sa foi est morte !

Et Clotilde, égarée, ressemblait à une folle, avec ses yeux agrandis et hagards, lorsque tout à coup, frappée d'une idée soudaine, lui traversant la pensée comme le zigzag d'un éclair, elle dit brusquement à Thorel, en le regardant en face :

— Eh bien, écoute, André, tiens, cet homme, ce rival que tu hais et que tu veux atteindre, que dirais-tu, voyons, si tu tenais entre tes mains sa vie !

— Sa vie ? sa vie ? répéta Thorel.

— Oui, et si moi, moi, que tu accuses, moi, pouvant te cacher sa présence, je te la faisais connaître, que dirais-tu ?

— Clotilde !

— Si, proscrit comme toi, son existence se trouvait en ton pouvoir à toi et à toi livrée par moi, tout à coup, par moi que tu accuses d'être sa complice, croirais-tu que je t'aime, dis, le croirais-tu ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? balbutia André se demandant s'il avait affaire à une égarée.

— Je dis que, puisque tu veux connaître cet homme et t'en venger, c'est moi qui vais t'en fournir les moyens !

Elle avait dans les yeux une flamme ardente. Tout son corps tressaillait.

— Tu ferais cela ? dit André.

— Je vais le faire, répondit-elle.

— Il est donc ici !

— Il est ici !

— Cet homme qui était là ?

— C'est lui !

— Martial ?

— Non ! le vicomte de Puyjoli !

— Ah ! c'est maintenant que je deviens fou !... s'écria Thorel.

— Tu crois que je t'aime ? dit Clotilde ; ch bien, non !... non !... non !... Tu vas voir !